Démissionné

Al-Wadi, 20 juillet 1934

Oui, le brave homme a démissionné de la direction de son grand parti — et s'il n'avait pas été un brave homme, il n'aurait jamais accepté cette direction en premier lieu. Et le brave homme a démissionné de la présidence du Conseil — et s'il n'avait pas été un brave homme, il n'aurait jamais accepté non plus cette présidence. Car les hommes de son espèce, les braves gens, n'ont jamais été faits pour diriger des partis, ni pour présider des ministères ; ils ont été faits pour jouir d'une fortune abondante et d'une vie douce, pour fréquenter leurs clubs, et pour paraître dans les réunions mondaines où l'on bavarde sans fin sans jamais rien prendre au sérieux, petit ou grand.

C'est exactement pour cela qu'un brave homme fut fait. Mais la convoitise séduit, et la vanité impose aux gens plus qu'ils ne peuvent porter, et derrière les braves gens se tiennent toujours des hommes méchants qui les poussent et ils s'élancent, qui les tirent et ils se laissent entraîner, qui les élèvent et ils s'élèvent, qui les abaissent et ils s'abaissent — jouant avec eux comme un enfant joue avec un ballon, et les braves gens leur obéissent comme le ballon obéit à l'enfant. Dites-leur : « Avancez et prenez le pouvoir », et ils n'hésitent jamais à avancer. Dites-leur : « Demeurez au pouvoir », et ils ne refusent jamais d'y demeurer. Puis dites-leur : « Quittez le pouvoir », et ils n'éprouvent aucune honte à le quitter : leur propre volonté n'est jamais consultée en rien de tout cela, car leur volonté est incapable de s'attacher à quoi que ce soit de tout cela — et peut-être certains d'entre eux n'ont-ils aucune volonté du tout, car la volonté ne trouve pas de demeure chez des hommes de cette espèce.

Et ce qui est étrange chez ces braves gens, c'est qu'ils n'obéissent pas aux défenseurs du bien ; ils n'accordent aucune confiance aux conseillers honnêtes ni aux amis sincères ; ils obéissent au contraire aux hommes de méfait, et répondent à l'appel des défenseurs de la corruption. La raison en est peut-être celle-ci : les hommes honnêtes qui aiment le conseil sincère, et qui prennent au sérieux le soin et l'intégrité dans la parole comme dans l'acte, ne font tout simplement pas confiance à des hommes de cette espèce, ne se sentent pas à l'aise avec eux, et ne comptent pas sur eux quand les choses deviennent sérieuses — sachant fort bien qu'ils sont incapables de quoi que ce soit à cet égard. C'est

presque comme si Dieu tout-puissant avait créé ces braves gens pour être les instruments habiles, quoique récalcitrants, d'habiles intrigants qui n'honorent aucun droit qu'ils devraient respecter, qui ne prennent au sérieux ni l'application ni la sincérité, et qui ne recherchent que les gains rapides qui ne font honneur ni à ceux qui les poursuivent ni à ceux qui en négocient l'obtention. Quoi qu'il en soit, quelque chose a poussé le brave homme vers la présidence du Conseil, et il s'est laissé pousser ; quelque chose l'a éloigné de la présidence du Conseil, et il s'est laissé éloigner ; quelque chose l'a élevé à la direction de son parti, et il s'est élevé ; puis quelque chose l'a abaissé de la direction de son parti, et il s'est abaissé. Et ce qui est plaisant, c'est qu'il fut

un brave homme dans le sens le plus large et le plus exact de ce mot, si bien que le caractère trompeur des mots, et l'enchantement des apparences, l'abusèrent au point de lui faire croire qu'il était vraiment président du Conseil — et il en vint à le croire, et demeura convaincu jusqu'au moment même où il démissionna de la présidence du Conseil ; et crut de même qu'il était chef de son parti — et en vint à le croire aussi, et demeura convaincu jusqu'au moment même où il démissionna également de la direction du parti. Il ne s'en tint pas à la simple croyance et à la conviction : il entreprit réellement d'accomplir le travail d'un chef, parlant comme parlent les chefs, donnant des ordres et des interdictions comme les chefs donnent des ordres et des interdictions, tandis que tout le monde croyait, sans exception, qu'il ne parlait, n'ordonnait, ni n'interdisait quoi que ce soit. Quant à Abrachi Pacha, c'était lui qui parlait, ordonnait et interdisait réellement — pourtant le brave homme lui-même croyait être celui qui parlait, celui qui ordonnait, celui qui interdisait, et peut-être croyait-il même être celui qui se moquait d'Abrachi Pacha à sa guise — tout cela parce qu'il était un brave homme, semblable à Yehia Pacha. Et il convient de noter que Yehia Pacha lui-même a reconnu que ces gens, qui conspirent ensemble, s'imaginent être ceux qui donnent les ordres et édictent les interdictions, supposent être ceux qui interdisent, se voient gouvernant, s'exprimant, représentant, et se croient agissant, alors qu'ils ne font rien de tout cela.

Le brave homme a démissionné de la direction du Parti du Peuple sans le moindre bruit ni tapage, laissant tout le champ politique à qui voudrait y régner et y errer librement — hommes méchants comme braves gens. Il n'a pas non plus perdu espoir de revenir un jour sur ce terrain, car il demeure, même maintenant, un brave homme, attendant toujours qu'un homme méchant le pousse en avant, si l'occasion se

présente ou si les circonstances le permettent, afin qu'il redevienne président du Conseil, et reprenne le contrôle des affaires du Parti du Peuple — si le Parti du Peuple parvient à survivre jusque-là.

Le brave homme avait autrefois semblé résister à Sidki Pacha, et avait autrefois semblé résister à l'Égypte tout entière — résistant à Sidki au sein du Parti du Peuple, et résistant à l'Égypte depuis la présidence du Conseil. Il est maintenant devenu clair et évident que cet homme ne résista ni à l'un ni à l'autre ; ce fut Abrachi qui combattit Sidki Pacha et le vainquit, et ce fut Abrachi qui combattit le peuple égyptien et fut vaincu par lui.

Des hommes comme le brave homme se trouvent dans bien des pays de la terre, et nous ne manquons pas, en Égypte, d'exemples parmi eux. L'un d'eux fut autrefois président du Conseil ; l'un fut autrefois président du Sénat ; l'un fut autrefois président de la Chambre des députés, en cette ère détestée — on voulut qu'ils paraissent, et ils parurent ; puis on voulut qu'ils s'effacent, et ils s'effacèrent, et les voici maintenant sur l'étagère, attendant qu'on veuille bien les faire revenir sur la scène politique. Ce sont des hommes à plaindre, et il ne faudrait pas leur faire la guerre, car ils sont tout simplement incapables d'en affronter le feu. C'est plutôt contre les hommes méchants qui exploitent leur faiblesse et leur naïveté qu'il faudrait faire la guerre, eux qui leur imposent plus qu'ils ne peuvent porter, et qui imposent au peuple, à travers eux, un fardeau lourd et injuste. Et tant qu'Abrachi Pacha, et des hommes comme Abrachi Pacha, demeureront

en Égypte, il y aura toujours, en Égypte, un Abdel Fattah Pacha, et des hommes comme Abdel Fattah Pacha, parmi les braves gens. Si les Égyptiens veulent être à l'abri du mal des braves gens, il n'y a pour eux d'autre voie vers cette sécurité que de se mettre d'abord à l'abri du mal des hommes méchants — et ils n'y parviendront jamais à moins de se donner des lois et des règles qui empêchent ceux qui ne rendent pas de comptes de s'ingérer dans le travail de ceux qui en rendent, qui punissent ceux qui empiètent en politique pour cet empiètement, et qui punissent les ministres, si braves soient-ils, pour avoir outrepassé les droits et devoirs des ministres. Si les Égyptiens légifèrent ces lois, et adoptent ces règles et ces principes, et trouvent, en les respectant et en les faisant appliquer, l'assurance que des hommes comme Abrachi Pacha ne surgiront plus jamais parmi eux pour corrompre le sérieux des gouvernements sérieux, et pour se jouer des bons ministres à sa guise — qui sait ? Peut-être que si les Égyptiens légifèrent ces lois et adoptent ces

règles et ces principes, ils guériront Zaki al-Abrachi Pacha et ses semblables de leur malice, et guériront Abdel Fattah Yehia Pacha et ses semblables de cette bonté qui fait rire et pleurer en même temps.

Que les Égyptiens, gouvernement et peuple, me croient sur parole, comme on dit : il n'est de remède à leurs maux politiques que si le mot « responsabilité » vient à signifier quelque chose. Qu'aucun ministre, ni personne d'autre, ne commette de méfait en se sentant à l'abri du châtiment. Je jure que si Sidki et ses compagnons, et Abrachi et ses acolytes, avaient été punis pour les péchés qu'ils ont commis, les fardeaux qu'ils ont portés, les droits qu'ils ont gaspillés, et la dignité qu'ils ont foulée aux pieds, l'air égyptien aurait été purifié de la corruption et des corrompus. Mais le mot « responsabilité » en Égypte demeure un mot qui court sur les langues sans jamais atteindre les cœurs — un mot vide à ce jour, ne signifiant rien. Quel châtiment a jamais frappé les ministres corrompus pour la corruption qu'ils ont répandue ? Ils vivent en sécurité, ils vivent dans le confort, ils goûtent aux fortunes qu'ils ont amassées, ils attendent leur prochaine occasion et se préparent à toute circonstance. Quant au peuple égyptien — leur victime même, le peuple même qu'ils ont accablé de tout tourment — on le blâme encore aujourd'hui, dès qu'il montre la moindre joie à la disparition de son épreuve, à la levée de ce mal, et à la fin de cette corruption.

Non — ce n'est pas ainsi que l'idée de justice s'enracine dans le cœur des gens, et ce n'est pas ainsi que se construit une saine éducation politique pour un peuple. Ceux qui veulent remplir le cœur égyptien d'amour pour la justice, de confiance et d'assurance en elle, doivent être prêts à punir les corrompus pour leur corruption, et à traduire Sidki Pacha et ses compagnons, et Abrachi Pacha et ses acolytes, et ces braves gens également, devant les juges, pour qu'ils répondent de ce qu'ils ont fait, et qu'ils assument les véritables conséquences de leurs actes — qu'ils les assument de façon si claire, si manifeste, que chaque Égyptien puisse le sentir,

et afin que la victime sache que l'injustice qu'elle a subie n'a pas été vaine, que le confort de ces hommes corrompus ne vaut pas plus que le confort du peuple lui-même, et que le corrompu n'est jamais récompensé de sa corruption par la sécurité, l'aisance et le confort, tandis que la victime n'est dédommagée que d'une sympathie qui ne sert à rien, et d'une compassion qui n'aide personne.

Le brave homme a maintenant démissionné de la direction du Parti du Peuple, et Sidki Pacha a démissionné avant lui, et Abrachi Pacha démissionnera peut-être encore de son poste au Palais — mais rien de tout cela ne fera le moindre bien au peuple. Cela ne dédommagera pas les victimes de ce qui leur est arrivé, ni ne restituera à ceux dont les droits ont été volés ce que ces hommes ont gaspillé de leurs droits ; et cela ne rendra certainement jamais aux martyrs de cette ère détestée les vies qui leur furent arrachées, à eux et à leur nation, par la force.

Taha Hussein

Al-Wadi, 20 juillet 1934.